Les enfants de la mer

H. POURRAT, Trésor des contes, VIII, 32-44.

Il y avait une fois une femme qui n'avait qu'une fille, encore enfant à la mamelle. Elle habitait une cabane sur le bord de l'eau, sur le bord de l'île, au rivage des flots. Elle vivait là de ses chèvres et de ce que la mer lui apportait.

Certaine nuit, il y eut tempête. Un vaisseau avait dû se fracasser sur les roches. Cette femme alla voir si le flot ne lui amènerait pas quelques épaves, pièces de bois rompues, bouts de planches pour son feu. Elle vit venir sur les ondes un berceau où do aient deux tout petits enfants.

Les deux enfants, un garçon, une fille, se ressemblaient : frère et sœur, à n'en pas douter, certainement jumeaux. Leurs langes étaient de fin lin, les épingles étaient d'or.

Dans le berceau, rien d'autre, si ce n'est le portrait en miniature d'une très belle dame, couronnée tout en diamants.

Ah, quel air elle avait! un air de jeune reine. La femme fouilla et refouilla ce berceau, sans trouver autre chose.

Ceux qui montaient le navire semblaient avoir péri.

Elle a emporté ces deux petits dans sa cabane. Elle les a nourris de son lait, puis du lait de ses chèvres. Elle les a élevés avec sa petite à elle.

« Ils travailleront pour moi, quand ils auront pris force. » De fait, plus tard, ils lui ont fait un jardin dans les roches : trois figuiers qui penchaient sous le vent, deux touffes de romarin, des fleurettes en bordures comme des gouttes de sang, trois carreaux de légumes... , . .

Cette île était quasi déserte, eux, les chèvres, un vieil homme ... Les enfants ont grandi sans rien savoir du monde. Seulement un mot, à la rencontre, du vieil homme, qui a su leur montrer à jardiner un peu.

Le garçon y a eu tant de goût qu'il est devenu habile. Il a appris à faire pousser la laitue, le concombre, la fève, à enter le poirier, le mettre en espalier. Le vieil homme venait le voir, et il le conseillait.

« Ce garçon est de si bon naturel, songeait-il, qu'il ne s'est point ensauvagé dans ce coin perdu. Mais il serait dommage qu'il y fût plus longtemps. »

« Tu serais mieux chez le roi, lui a-t-il dit à l'oreille. Pars, va-t'en, traverse la mer. Moi, j'ai vécu là-bas, dans le jardin du roi ; j'essaierai de regagner ce pays, quelque jour.

- Je ne veux pas quitter ma sœur, ma Marinette, a dit Marin - c'était le nom qu'on avait donné à ce garçon. Je ne la quitterai jamais. »

Tout ce que Marin faisait, tout ce qu'il trouvait, c'était pour Marinette. Marinette, si elle ramassait quelque coquille de couleur, tressait un chapeau de joncs; ou du lait de ses chèvres si elle faisait un caillé, c'était pour son Marin.

Tous les deux, ils n'avaient qu'un cœur.

Le vieil homme a essayé pourtant de faire voir les choses au garçon. Et ce garçon avait l'entendement si ouvert qu'il les y a à peu près reçues.

« Oui, je devrais sortir d'ici ... Reste que quitter ma sœur, ha, comment le pourrais-je? »

Il y a pensé un jour, un mois, un an.

« Je sais ce que je ferai, a-t-il dit au vieil homme, je partirai, mais j'emporterai ce portrait qui était dans notre berceau. Désormais, on jurerait que c'est le portrait de ma sœur. Puis dans un an, je reviendrai la quérir. »

Il a dit à la femme de la cabane qu'il allait traverser la mer; qu'il se ferait jardinier chez le roi.

« Tu feras bien, lui a-t-elle répondu, et quand tu seras chez le roi, on le dit jeune et bienfaisant, souviens-toi de nous autres. De Marotte et de moi. Je vous ai nourris, toi et ta sœur. Ne me mets pas à l'abandon.

- Eh bien, je vous emmènerai aussi, je vous le jure!

- C'est juré?

- C'est juré! »

Il est parti sur un vaisseau. Déchiré de se séparer de sa sœur, content, sans se le dire, de respirer un autre air que celui de Marotte et de la femme. Content surtout d'aller se présenter au roi - ce roi qui n'avait que son âge, mais dont la louange volait comme une chanson sur les îles et la mer. Les cheveux au vent, à l'avant du pont, Marin s'en allait. Tout s'ouvrait pour lui, la mer, le monde et la faveur du roi. Et sous sa chemise, il avait ce portrait qui était trait pour trait celui de sa sœur, de sa Marinette. Il le regardait quand personne ne pouvait le voir.

En débarquant, il s'est rendu droit au château. Le roi l'a reçu. Du premier coup d'œil, Marin a aimé le roi, s'est voué à son service. Et le roi aussi l'a aimé, l'a pris sur l'heure pour jardinier, lui a dit ce qu'il aurait à faire dans le jardin. Tout à faire en ce grand terrain! Un jardin, ce n'est jamais fini. On y passe la journée, le lendemain, le surlendemain : ça s'y connaît à peine. Fumer, bêcher, biner, désherber, sarcler, râtelier, selon les temps, ou préparer les couches ou donner une façon aux planches de légumes. Marin s'occupait là, dans ce jardin du roi, de soleil sortant à soleil rentrant.

Parfois, derrière quelque poirier en quenouille ou trois grosses fleurs de tournesol, il se redressait; il ôtait son chapeau il s'essuyait le front. Alors, il

pensait à sa sœur, à leur jardin de l'île. Il se demandait ce qu'elle faisait à cette heure même. La femme et la Marotte lui menaient peut-être triste vie? Peut-être, si loin de lui, se sentait-elle seule à mourir?

Alors, de sa chemise, il tirait le portrait. Il le regardait au creux de sa main, il s'y perdait...

Un soir, au bout de l'allée, il venait de tomber dans une de ces contemplations. Soudain, il a senti que quelqu'un était là, qui regardait aussi le portrait par-dessus son épaule.

Il a tourné la tête et il a vu le roi.

« Que je voie? a dit le roi : de qui est-ce le portrait?

-Sire, de ma sœur, ma sœur jumelle.

- Donne, tu n'en as plus que faire. A l'heure même, prends mon vaisseau et va la quêrir dans ton île. Tu la ramèneras sans perdre un seul moment. Elle est faite pour être la reine de tous ceux qui la verront. Je jure de ne pas prendre une autre femme qu'elle! »

Le roi avait gardé le portrait. Il le considérait encore.

« Comment se fait-il qu'elle soit couronnée tout en diamants, comme une reine? Peut-être que ce mariage était écrit d'avance?

- Sire, je ne sais. Tout ce que je sais, c'est qu'une femme nous a trouvés dans un berceau venu à elle sur le flot; et il y avait ce portrait, qui est devenu le vrai portrait de ma sœur. »

Le roi regardait Marin, le regardait au visage.

« Je te crois, toi qui as le même air qu'elle. Et ce que tu me diras, je le croirai toujours! »

Il a fait mettre voile au vent à sa flotte. Marin s'est embarqué, tout transporté de joie. Il est parti sur l'heure, monté sur le vaisseau royal.

Trois jours après, vers le milieu du jour, il était dans son île. Il s'est jeté dans la cabane, comme Marinette et Marotte et la mère mangeaient leur soupe de poissons.

« Ma soeur, ma soeur, tu vas me suivre dans le château du roi. Il a vu ton portrait et il te veut pour femme. »

Il n'aurait pas dû tant en dire, surtout devant les deux autres. Mais il était garçon tout loyauté, n'imaginant même pas faux-semblant ni trahison.

La mère s'est levée, a posé son écuelle comme quelqu'un qui a fini de dîner.

« Tu nous emmèneras tous, a-t-elle dit, en chaussant ses sabots. Je vous ai nourris dans la nécessité. Vous nous assisterez dans la bonne fortune. D'ailleurs, tu l'as juré. »

« Comme je suis de mauvaise nature! songeait Marin. C'est vrai qu'elle nous a nourris petits enfants. Et quand je les vois, elle et Marotte, un frisson me court sur la peau. Je ne sais ce qu'il y a, mais je sens, je sens bien qu'elles n'aiment pas ma sœur dans leur cœur. Comment vais-je penser cela, pourtant? Cette femme nous a nourris, sauvés, et je le lui ai juré: chez le roi je l'emène ... »

Mais c'était chose plus forte que lui. Il a voulu parler, il a voulu leur dire qu'il ne pouvait les emmener au château; que ce lui était défendu ...

Tout rouge d'embarras extrême, il n'arrivait pas à dire cela.

Et il s'est senti tellement empêché qu'en son gosier sa langue s'est nouée. De rouge, il est devenu blême, et il a perdu la parole. Là, debout dans la cabane, il s'est trouvé muet comme un poisson.

Ils se sont embarqués tous quatre sur le vaisseau du roi. Mais la fortune qui allait échoir à Marinette avait rempli d'envie et Marotte et sa mère. Elles étaient sur le haut pont du vaisseau, n'avaient autre chose à faire qu'à regarder les ondes.

*Fille oisive,
Fille mal pensive.*

Toute la journée, elles ont pensé et repensé à Marinette, le cœur plein de fiel. Et elles ne rêvaient que malice, fureur et mort.

Sur le soir entre chien et loup, avant qu'on allume le fanal, la vieille femme a su prendre son temps. Le capitaine était au gouvernail, les mariniers dans les cordages, car le vent se levait. Marin avait le dos tourné. La vieille s'est glissée à côté de Marinette. Tout à coup penchée sur les ondes elle a fait celle à qui vient d'échapper son mouchoir. Marinette s'est penchée aussi. La vieille l'a saisie par les pieds, l'a fait passer par-dessus bord.

A cet instant, Marin s'est retourné. Il a vu, ou il a cru voir, s'il n'a pas vu ...

Il s'est jeté sur cette femme, mais sans pouvoir crier, parler.

Dans cet instant a éclaté un formidable coup de tonnerre. Et la tempête a commencé. Tout de suite un branle-bas à ne s'y plus reconnaître, et qui a duré jusqu'au matin.

Marin ne savait plus qu'une chose : que sa sœur avait disparu. En son cœur, il se sentait certain que c'était la vieille femme qui avait jeté Marinette à la mer. Mais

il ne pouvait pas jurer qu'il l'avait vu de ses yeux. Et va te faire entendre, alors que tu es muet et que tu ne sais pas écrire! Il était fou de chagrin, d'embarras, d'ignorance, car il n'avait que seize ans et il n'était jamais sorti ...

Les mariniers, après cet ouragan, n'allaient pas regarder s'il n'y avait plus que deux femmes. A peine s'ils avaient vu la troupe qui s'était embarquée. Le commandement du roi était d'en amener une ...

Trois jours après, le vaisseau est arrivé au port. Marin, Marotte et la vieille femme sont montés au château.

Le roi s'est trouvé bien déconcerté devant cette fille qui n'était pas celle du portrait. Et voilà que son jardinier ne pouvait rien expliquer et semblait tout perdu.

« C'est la tempête qui lui a noué la langue, a dit la vieille femme. La foudre a bien failli nous mettre tous en poudre. Voyez, sire le roi, elle a quelque peu chauffé, bouilli la face de sa sœur jumelle, qui se trouve du reste être plus belle ainsi! Mais il ne faut que patience et repos pour que tout cela s'arrange. »

Le roi avait juré. Ce n'était pas parce que la foudre, qui avait rendu muet son jardinier, avait durci et dérangé les traits de sa fiancée, qu'il allait manger son serment.

Son cœur ne lui faisait pourtant aucune joie. Comment aimer cette fille à la face butée, aux petits yeux sournois, dont la peau était plus grenue qu'un cou de dinde? Il aurait voulu faire parler ce Marin qu'il avait pris en amitié. Mais il le voyait là, hébété à demi, comme un garçon qui a reçu un coup de bûche sur la tête.

Es-tu lourd?

Es-tu sourd?

Il semblait au jeune roi qu'il n'y avait plus autre chose à demander à Marin. Il le lui demandait dès lors en toute rencontre, chaque fois qu'il le croisait, qui passait tristement par la cour du château ou qui suivait l'allée des arbres noirs.

Or, le roi avait un oiseau qui parlait, un oiseau rare auquel il tenait fort. Cet oiseau a pris l'habitude de poser, lui aussi, la question à Marin :

Es-tu lourd?

Es-tu sourd?

Les noces cependant se sont faites. Grandes noces! mais le roi n'était pas si grandement joyeux.

Marin, lui, paraissait plus assommé que jamais. Quand le roi le pria de faire un bouquet pour la reine, le faisant, la main lui tremblait.

Et plus que jamais aussi, l'oiseau lui cornait aux oreilles:

Es-tu lourd?

Es-tu sourd?

Tant cela s'est dit et chanté que la vieille a pris peur de l'oiseau. Elle s'est imaginé qu'à force de corner Marin, il l'amènerait à parler. Ou peut-être qu'il ne cornait tant que parce qu'à part soi il savait déjà tout...

Un soir, elle n'a pu y tenir. D'un couteau bien aigu, elle a percé cet oiseau en plein cœur. Elle a caché le couteau sanglant sous le chevet de Marin. Puis elle est allée dire au roi que Marin avait tué l'oiseau.

Le roi se l'est fait amener par deux de ses valets.

Marin n'avait pour se défendre que son regard, cet air qu'il portait au visage.
Mais comme ce regard et cet air-là parlaient ...

Le roi considérait Marin, puis derrière Marin les jardins, les nuées, comme s'il cherchait tout là-bas quelque vérité qui l'eût fui.

« En tout cas, s'est-il dit, même si c'est Marin qui a tué cet oiseau, je le pardonne. Peut-être n'a-t-il pu supporter de s'entendre harceler sans cesse :

Es-tu lourd?

Es-tu sourd? »

Que Marin n'ait pas été mis à mort a tout déçu et inquiété la vieille.

« Si jamais il retrouvait la parole, disait-elle à sa fille, songe à ce qui arriverait. Songe! malheur à nous ... Tant qu'il sera sur terre, allant, venant, je ne vivrai pas. »

Quand on a fait le pas dans le chemin du crime, comme elle l'a fait en jetant Marinette à la mer, on se voit forcé d'aller loin. Sa tête a travaillé, dans un feu noir de peur et de haine. Elle et sa fille se sont sans cesse concertées; elles ont cherché des moyens de perdre Marin.

Cette reine Marotte venait d'avoir un fils. « Ne te réjouis pas, lui a soufflé sa mère. Maintenant le royaume a donc un héritier, le roi ne te regardera plus! Il n'a pas su t'aimer, le roi. Moi, je vois les choses, et que le petit pourrait nous débarrasser de ce muet. Or, tant que le muet vivra, notre vie ne tiendra qu'à un fil, c'est le fil de sa langue. Remets-moi le petit, avant que tu t'y attaches; je sais, moi, ce que je ferai...»

Ce qu'elle a fait, cette harpie? Elle a percé le cœur de l'enfant du même couteau bien aigu qu'elle avait le mois d'avant percé le cœur de l'oiseau.

Puis elle a caché le couteau sous le chevet de Marin.

Criant, pleurant, comme en furie, elle a couru se jeter aux pieds du roi.

« Je le savais, je l'avais dit que ce maudit muet ne ferait que malheur! C'est lui, c'est lui qui a tué votre fils! Il hait sa pauvre sœur depuis qu'elle est sa reine. Il ne peut pas lui pardonner cette couronne, suffit de voir les regards qu'il lui jette ... Mais s'être ainsi payé sur ce pauvre innocent!...»

Le roi a jeté l'œil sur le couteau plein de sang qu'on lui montrait, trouvé sous le chevet de Marin. Et il n'a pas voulu qu'on lui amenât Marin même. Il a donné commandement qu'on lui attache une pierre au cou et qu'on le précipite du haut de la roche dans la mer.

« Eh bien, va pour la mer; j'irai du moins, s'est dit Marin, retrouver ma sœur. Je ne sais pas quelle lune nous a vus naître, mais cette terre ne nous a rien valu. Peut-être les ondes nous vaudront-elles davantage. »

Comme s'il s'était douté que sa sœur et lui, étant enfants de roi, avaient eu pour marraine une fée de la mer. Et quand leurs père et mère avaient dû fuir devant un roi venu les assaillir, et que le vaisseau qui les emportait tous avait sombré dans la tempête, seuls ils avaient été sauvés, de par la fée.

Pieds et poings liés, une pierre au cou, Mann est donc porté par les valets, au haut de la roche. Et de là dans les flots ils l'ont précipité.

Ce qui lui est advenu, il ne l'a jamais su. Il s'est retrouvé dans une grotte où venaient battre les ondes. Et il s'y est tenu caché, vivant de coquilles et d'herbes.

Un jour qu'il se trouvait assis au fond de la caverne, songeant et s'attristant, il a vu tout à coup le flot s'élever en tumulte. Une fille en est sortie, elle s'est avancée jusqu'au sable de la grotte. Elle n'aurait su aller plus loin, car une chaîne d'or ondoyante la retenait par la cheville.

Marin a reconnu sa sœur, sa Marinette.

Ils se sont embrassés et ils tremblaient tous deux, mi-riant, mi-pleurant. Ce n'est pas pour rien qu'on est jumeaux, ils sentaient cela si fort ...

« Tu vois, lui a-t-elle dit, notre marraine m'a recueillie, la fée de la mer. Elle m'a sauvée des eaux, mais je dois vivre près d'elle, dans son château marin.

Aujourd'hui, je n'ai qu'un quart d'heure à te faire compagnie. Demain, j'aurai une demi-heure et je te dirai comment me délivrer, peut-être. Après-demain, j'aurai une heure. Mais si ce jour-là tu ne me délivres, je rentrerai pour toujours dans le château de la mer.

Marin a été si saisi, si transporté de joie que sa langue s'est dénouée, il s'est mis à parler. Ils ont parlé, assis l'un près de l'autre et les mains dans les mains. Il lui a conté ses malheurs, tout ce qui était arrivé depuis qu'elle n'était plus à ses côtés sur le vaisseau.

Mais à peine avait-il fini qu'elle a dû rentrer dans les flots tirée par la chaîne ondoyante.

Il est resté seul en sa grotte. Il se sentait une hardiesse nouvelle. « Que ferai-je, s'est-il dit cependant. Si je me présente au château, avant que j'aborde le roi Marotte et sa mère me font tuer ... Ah, que je puisse seulement délivrer Marinette, que nous puissions tous deux regagner le jardin ... » Il ne s'est pas tenu de sortir, d'errer de sablons en sablons sur le rivage.

Ainsi errant, il a derrière une butte avisé une cabane, faite

de roseaux comme celles de l'île. Il s'est avancé de ce côté, tâchant de demeurer à couvert, a avancé encore; enfin, il a reconnu dans le maître de la cabane le vieil homme qui lui avait fait prendre son état de jardinier.

Sous un pêcher, ils se sont retrouvés. Sous un figuier, ils ont mangé ensemble un poisson rôti sur la braise, qui a semblé un festin à ce pauvre Marin.

« Je t'aiderai en tout ce que je pourrai, a dit le vieil homme.

Demain, à l'heure où doit venir ta sœur, je te rejoindrai dans la grotte. Marinette te dira peut-être comment la délivrer.» Elle le leur a dit, ce second jour, la chaîne d'or ondoyante toujours à sa cheville.

« Je reviendrai un troisième jour encore, et vous pourrez me délivrer ce jour-là. Il vous faut une enclume de trois cents livres pesant, un marteau de quinze livres, et puis un ciseau d'or. Mais prenez garde, prenez garde! Si d'un seul coup vous ne coupez la chaîne, elle me tire au fond de la mer, et cette fois, c'est pour jamais. »

Enclume, marteau, ciseau, où prendre tout cela?

Le vieil homme a tout calculé, assis, jambes croisées sur le sable. Puis s'est levé, est monté au château.

En tournant son chapeau, il se présente au roi :

« Sire le roi, je suis votre ancien jardinier. Par un effet de votre bonté, voudriez-vous me prêter, pour un jour seulement, une enclume de trois cents livres, un marteau de quinze livres, et puis un ciseau d'or? Je les rapporterai demain avant midi.»

Le roi n'est pas un homme rude. Il a donné commandement de prêter tout cela.

Le coq a chanté le nouveau jour.

Marinette est sorti des ondes. Marin l'attendait dans la grotte, tenant à deux mains le marteau de quinze livres devant l'enclume de trois cents livres pesant. Et le vieil homme tenait le ciseau d'or.

Tout devait se faire d'un coup.

Ce coup-là du marteau, Marin l'a porté sans trembler. La chaîne d'or a sauté comme un serpent qui saute. Elle a disparu sous les flots. Et Marinette s'est trouvée délivrée.

« Ma sœur, ma sœur, a dit Marin, regagnons l'île, allons seulement retrouver notre jardin de là-bas!

- Frère, je te suivrai partout. Mais je voudrais que le roi vît de ses yeux la vérité et que tu ne lui as pas menti.

- Oui, a dit le vieil homme, il faut vous présenter au roi. » Ils n'ont pas eu à en prendre la peine, le roi a paru dans la grotte. La curiosité l'avait pris de savoir pourquoi son jardinier avait affaire de cette enclume, de ce marteau, de ce ciseau d'or ...

Il a vu Marinette, il a reconnu la reine du portrait. Et il a vu Marin, et il l'a reconnu. Il a fallu le mettre au fait de tout. Jamais homme plus saisi, - plus délivré aussi, comme si le ciseau d'or venait pareillement de faire sauter sa chaîne.

« Tous trois, suivez-moi au château. De ces mains que vous voyez, je veux faire justice! »

Eux, ils voulaient l'en empêcher. Mais cette peine-là non plus, ils n'ont eu à la prendre.

La vieille femme et sa Marotte, inquiètes de savoir où le roi était allé, étaient montées sur la plus haute tour.

Elles l'ont vu d'en haut revenir à grands pas, non comme un homme qui rentre à son logis, mais comme un lion qui arrive au carnage. Sans en croire d'abord leurs yeux, elles ont vu venir Marin et Marinette ...

Et sous les pieds le sol leur a manqué, comme si s'effondrait la tour. De là-haut, toutes les deux, elles se sont jetées dans les ondes.

Mais nulle fée de la mer pour les y recueillir!

Le vieil homme est redevenu le jardinier du roi, seulement, il ne bêchait plus; de forts valets bêchaient pour lui, il gouvernait et réglait le jardin, suivant la lune et les saisons, entait les entes et semait les semences.

Le roi a pris Marinette pour reine. Et Marin a fait son bonheur de les voir si heureux. Car tous les trois, ils ont vécu en grande entente, sans plus se quitter, même d'un pas de pigeon.